

du champ scientifique d'une discipline relativement récente et des mécanismes de construction d'un champ scientifique à travers le rôle de revues. Cet aspect du livre peut donner matière à réflexion pour penser le rôle et le fonctionnement des revues, à l'heure où l'évaluation des équipes et des chercheurs passe par les revues qui sont instituées comme le prototype du lieu central pour une discipline. Le second est la rencontre d'acteurs majeurs de disciplines proches de la nôtre (linguistique, sémiotique...), remarquablement rendue par les entretiens. Certes, la science et les revues sont des processus sociaux. Elles sont aussi le produit de l'action et de la vie d'individus, avec leurs carrières, leurs désirs, leurs convictions, leurs luttes. De cela aussi cet ouvrage permet de prendre conscience, et en ce sens il est un hommage aux scientifiques qui ont fait vivre des revues.

Bruno Ollivier

CRPLC, université des Antilles et de la Guyane
ollivierbruno@gmail.com

Fabrice d'ALMEIDA, *La vie mondaine sous le nazisme*.
Paris, Perrin, coll. Tempus, 2008 [2006], 529 p.

La mondanité est un concept rarement mobilisé dans les études historiques, moins encore quand on s'intéresse à la période nazie. Fabrice d'Almeida se propose de combler cette lacune et justifie son entreprise de deux manières. D'une part, il regrette que les historiens aient longtemps passé sous silence cet aspect du nazisme, au prétexte de se préserver, après la Shoah, de toute complaisance à l'égard de ce régime. D'autre part, il inscrit son projet dans le renouveau de l'histoire culturelle, notamment au regard de la « petite histoire » (p. 16). Cette histoire « de l'anecdote » ou du « détail » se veut révélatrice des événements. Elle n'entend plus se cantonner à l'évaluation de la responsabilité de personnalités de premier plan, d'institutions ou de groupes macro-sociaux dans l'avènement du nazisme, mais insiste sur la nécessité de s'intéresser à des groupes plus restreints et surtout aux modes de communication entre ceux-ci. L'auteur invite également à penser les transitions et formes de sociabilité susceptibles d'avoir fondé le consensus de toute une population autour d'un régime de terreur. Il entend démontrer que des mécanismes plus subtils que la force et la puissance ont permis l'émergence de ce système totalitaire et l'adhésion d'une grande partie du peuple allemand.

Fabrice d'Almeida définit son objet – la mondanité – comme « la capacité d'un pouvoir à vivre avec les

élites de son pays, à réaliser une synthèse entre le principe de puissance et celui de jouissance » (p. 20). La vie mondaine, lieu d'échange entre le pouvoir et les élites, se dévoile à travers des lieux, des pratiques, des moments, des événements, des représentations. Une telle définition laisse apparaître une notion protéiforme aux limites floues qui, cependant, a l'intérêt d'offrir à l'historien une occasion de travailler sur des sources que l'on tend d'ordinaire à délaisser : les faire-part, les listes de cérémonie, les cartons d'invitation, etc. Pour l'auteur, les solidarités et les liens entre la haute société et le pouvoir se structurent autour de quatre ressorts : l'intérêt, la passion idéologique, les émotions collectives et les affections personnelles (pp. 24-25). En relevant et en rassemblant les indices de ces types de sociabilité et en révélant leur rôle dans la construction du III^e Reich, il tente de répondre principalement à deux questions : le nazisme a-t-il réussi la fusion des élites et du peuple ? Les codes sociaux ont-ils été modifiés au sein même de la mondanité ?

Opérant une analogie avec la monarchie d'Ancien Régime, l'auteur s'attache à montrer à travers huit chapitres, organisés de manière tantôt chronologique, tantôt thématique, la manière dont Hitler et les principaux dirigeants nazis ont su s'appuyer sur une vie mondaine préexistante et lui emprunter ses codes. En la faisant « descendre socialement » (p. 19), tout en l'ouvrant quantitativement, ils ont su former autour de l'image du Führer non une unique cour, mais des cercles courtisans, constellation symptomatique à la fois d'« une politisation généralisée de la vie sociale et d'une centralisation sans pareille des pouvoirs » (p. 19).

De manière logique, le premier chapitre évoque les années de jeunesse du national-socialisme et donne un aperçu des premiers contacts des nationaux-socialistes avec les gens du monde au début des années 20. L'auteur montre qu'Hitler savait jouer de son image : brutal en public et dans les brasseries où il tenait ses discours, il savait se faire subtil et habile en société pour séduire. Progressivement, il intègre les cercles munichois en forgeant des amitiés durables avec des personnalités issues des milieux de l'édition et du journalisme, par exemple avec Ernst Hanfstaengel, Dietrich Eckart ou les Bruckmann, avec de grands industriels tels les Bechstein et, naturellement, avec la famille Wagner. Fidèles de la première heure, ces notables subventionnent le Parti et n'hésitent pas à apporter leur soutien quand Hitler est emprisonné après le putsch manqué de 1923. Ce n'est cependant qu'à partir de 1927, alors que le NSDAP profite du

mouvement de rejet de la République de Weimar et voit gonfler ses rangs, alimentés par les élites mondaines traditionnelles notamment monarchistes, et plus généralement par les « conformistes » de toute classe, qu'Hitler devient fréquentable et accède aux cercles berlinois. C'est également à cette époque que le Parti, pourtant hétérogène dans sa composition sociale, devient un élément central de la vie de chacun de ses adhérents.

Le second chapitre décrit les premières années au pouvoir des nazis. Hitler intègre et séduit avec la même dextérité dont il avait fait preuve à Munich les cercles mondains berlinois. Ceux-ci sont enthousiasmés par l'action du nouveau pouvoir, y compris lorsqu'il s'agit des premières mesures anti-communistes et anti-juives. C'est surtout dans les années 1932-1934 que la noblesse et la bourgeoisie adhèrent massivement au NSDAP. Hitler emprunte à la première ses codes, mais substitue peu à peu à une noblesse de naissance une noblesse de position au sein de l'appareil nazi. Depuis 1925, il déploie une grande énergie à soigner ses relations par diverses intentions et autres cadeaux auxquels s'ajoutent, dès lors qu'il est en mesure d'exercer le pouvoir, les privilèges – notamment fiscaux – pour les artistes. Les principaux dirigeants du régime empruntent à leur chef ce système de dons/contre-dons et Fabrice d'Almeida de montrer la rivalité entre Goebbels et Goering qui se manifeste par l'organisation de réceptions toujours plus somptueuses. Dans ce système où chacun cherche à bien se faire voir de son supérieur, il distingue trois cercles courtisans, ce qui représente environ 3 à 4 millions d'Allemands qui participent de cette vie mondaine. Le premier cercle est constitué de 200 à 250 fidèles convaincus, élites haut placées dans la hiérarchie nazie et toujours présentes aux manifestations du régime. Un deuxième cercle est composé de célébrités invitées dans un dessein précis, pour une occasion particulière, qui constituent finalement une sorte de vitrine publique et populaire du régime. Enfin, un troisième cercle englobe le réservoir des classes dominantes de la fortune, de la naissance et de la notabilité. Pour soutenir et administrer ces nouvelles formes de sociabilité, des administrations sont constituées. Ainsi, dans le troisième chapitre, l'auteur décrit-il avec force détails l'administration de la SS et surtout l'« *Adjutantur* » d'Hitler : sa fondation, son rôle, les aspirations dont elle fait l'objet, sa manière de distribuer bons points et privilèges à l'aune des relations interpersonnelles. La conséquence directe du développement de ces relations courtisanes, de leur généralisation et de leur bureaucratisation à tous

les échelons est que la frontière entre vie sociale et vie privée s'estompe.

Dans les quatre chapitres suivants, l'auteur abandonne son cheminement chronologique pour s'intéresser à certains aspects thématiques de la mondanité, à commencer par l'éviction systématique des Juifs de la vie mondaine. En effet, la reconfiguration des cercles mondains s'accompagne d'un vaste mouvement de spoliation et de poursuite des élites juives, d'abord sur le territoire allemand puis dans l'ensemble des territoires occupés. Dans son quatrième chapitre, Fabrice d'Almeida décrit les mesures qui n'épargnent même pas ceux qui semblaient intouchables par leur fortune et leur renommée, à l'exemple du baron Louis de Rothschild, arrêté à Vienne en mars 1938. En outre, l'auteur ne manque pas de pointer le soutien à cette politique discriminatoire d'associations regroupant traditionnellement les élites comme la *Deutsche Adelgenossenschaft* (DAG) ou le *Rotary Club*, dont la complaisance à l'égard du régime était significative.

Si les chapitres précédents présentaient une certaine homogénéité, les chapitres 5 et 6 se caractérisent par leur aspect hétéroclite, comme s'il s'agissait de rappeler au lecteur que l'objet est résolument protéiforme, mais aussi que les quatre ressorts de sociabilité précédemment évoqués demeurent difficiles à distinguer les uns des autres. Le premier de ces chapitres est consacré à la description des signes extérieurs de richesse, c'est-à-dire au « luxe », notamment à la voiture. L'auteur montre également les contradictions du régime quant au rôle attribué à la mode et à l'art. Tout en imposant à la population des tendances esthétiques véritablement conservatrices et patriotiques dans ces domaines, les élites ne manquent pas d'arborer des tenues rapportées de l'étranger et de collectionner les œuvres d'artistes pourtant féroce ment condamnées par le régime. La standardisation des goûts culturels est aussi forcée dans le domaine du tourisme ; on désire promouvoir une certaine image de l'Allemagne et sa tradition d'accueil. De fait, toutes les couches de population et tous les domaines de la vie sociale sont accaparés par le régime. Ce dernier contrôle de manière subtile la vie publique : mettant en avant certaines figures sportives ou certains acteurs pour convaincre de la prospérité germanique et faire rêver la population, le régime régent en coulisse les loisirs et le commerce des plaisirs et de la nuit. Dans le sixième chapitre, l'auteur s'intéresse au loisir de la chasse, manifestation centrale de la vie mondaine de certains dirigeants comme Goering ou Himmler ; puis il revient

longuement sur l'*Obersalzberg*, en montrant comment d'un lieu de détente à l'origine, celui-ci devient peu à peu le second centre de commandement du Reich.

L'unité thématique du septième chapitre est plus évidente. Dans celui-ci, l'auteur se penche sur la manière dont l'administration nazie, d'abord prudente, met en œuvre des trésors d'attentions, mais aussi de subtiles méthodes d'espionnage, afin de séduire les diplomates étrangers. Les entretiens avec ces derniers font l'objet d'une préparation minutieuse et les diplomates sont régulièrement invités aux grandes manifestations du régime, comme pour les 50 ans d'Hitler en 1939. Cette stratégie paie même si les représentants de certains pays, parmi lesquels la France les États-Unis, demeurent méfiants jusqu'à l'entrée en guerre. La pratique des privilèges et des cadeaux est peu à peu généralisée hors des frontières allemandes, tandis que le personnel de l'*Auswärtiges Amt* subit également la mise au pas et que tout l'appareil diplomatique est placé sous contrôle politique.

Dans le huitième chapitre, l'auteur reprend son cheminement chronologique en s'intéressant à la période de la guerre. Il souligne la manière dont le rationnement progressivement imposé à la population ne touche pas les hautes sphères du pouvoir. Dans un contexte de plus en plus difficile, le régime se livre à un exercice périlleux : il s'agit de maintenir la population sous tutelle idéologique, tout en consentant quelques exceptions afin que le peuple ne perde pas espoir. À ce titre, l'exemple du jazz est parlant : interdit officiellement, il est joué officieusement. Les élites, elles, ne se privent nullement des plaisirs qu'elles condamnent ; et elles se laissent enivrer, la guerre avançant, par un parfum de décadence. À partir de 1942, la mort, devenue courante, devient un nouvel axe de mobilisation idéologique pour promouvoir le régime : les morts au combat sont célébrés. Tandis qu'à l'étranger, les dignitaires nazis réussissent à constituer autour d'eux une vie mondaine proche de celle qu'ils connaissaient en Allemagne, le cercle de proches d'Hitler se restreint sensiblement à mesure que l'Allemagne s'empêtre dans la guerre.

Pour Fabrice d'Almeida, par le biais des relations interpersonnelles, la vie mondaine a permis la mise en conformité des élites dirigeantes. Il y a eu modification des canaux de fonctionnement traditionnels – hérités notamment de la noblesse – et réorganisation de ceux-ci autour du NSDAP. Ce processus a abouti à une personnalisation des relations de pouvoir ; par le biais notamment de la rationalisation des pratiques

de dons/contre dons, qui contribuaient à structurer hiérarchiquement la société des élites, alors même que celles-ci demeuraient très hétérogènes dans leur composition sociale. On ne peut que souscrire à l'entreprise de l'auteur qui, en jetant un regard transversal sur les pratiques des gens du monde, réussit à mettre au jour les traces de formes de sociabilité ayant contribué à l'ancrage et à l'acceptation des valeurs du régime autoritaire dans la psychologie collective des élites d'un pays et, par extension, d'une grande partie d'un peuple. Cependant, le lecteur est tenté de regretter l'hétérogénéité thématique de certains chapitres ou le manque de linéarité chronologique de l'ensemble de l'ouvrage – pourtant remarquablement écrit. On demeure néanmoins admiratif de la manière dont l'auteur réussit à saisir la mondanité, objet protéiforme s'il en est, sous tous les angles. Une histoire du « détail », de l'« anecdote » ne peut bien entendu se passer d'une historiographie plus structurelle, mais cette histoire de la mondanité sous le nazisme vient néanmoins éclairer cette période sous un jour nouveau en y apportant des nuances et en dévoilant certains des mécanismes qui ont contribué à l'avènement du nazisme. En ce sens, la lecture de l'ouvrage de Fabrice d'Almeida se révèle nécessaire et profitable à tout lecteur désireux d'approfondir l'étude de cette période funeste de l'histoire allemande.

Sébastien Rival

CÉGIL, université Paul Verlaine-Metz
Université de la Sarre
se.rival@mx.uni-saarland.de

Yves JEANNERET, *Penser la trivialité. Volume I : La vie triviale des êtres culturels*.

Paris, Éd. Hermès-Lavoisier, coll. Communication, médiation et construits sociaux, 2008, 266 p.

Le titre de cet ouvrage indique le projet d'Yves Jeanneret, mûri depuis des années, de faire une « somme » autour de la circulation, dans la société, de ce qu'il nomme des êtres culturels, c'est à dire les idées et les objets – « nos savoirs, nos valeurs morales, nos catégories politiques, nos expériences esthétiques » – qui ne peuvent se transmettre, dans leur « cheminement à travers les carrefours de la vie sociale », sans se métamorphoser ; sans produire du nouveau, sans se charger de valeur. C'est ce phénomène qu'Yves Jeanneret nomme « trivialité », terme entendu sans la valeur péjorative qui lui est habituellement attribuée. Dans mot de « trivialité », il faut entendre la transmission, la traduction, l'interprétation, la tradition, mais aussi